

L'ÉTYMOLOGIE, UN PROCÉDÉ D'APPROPRIATION LINGUISTIQUE ET CULTURELLE ?

L'EXEMPLE DE LA NYMPHE CRÉTOISE DICTYNNA CHEZ VIRGILE

Cécile MARGELIDON

Université de Tours, ICD (EA 6297)

Mots-clés : appropriation linguistique ; étymologie ; érudition ; mythe ; Dictynna

Résumé : Dictynna est une nymphe d'origine crétoise associée progressivement en Grèce à Artémis, avant d'être introduite dans la poésie latine du I^e siècle avant J.-C. comme une jeune fille délivrée de son poursuivant par la déesse Artémis. Les problématiques de l'étrange et de l'étranger s'y mêlent d'une manière particulièrement perceptible, et à plusieurs niveaux, mythographique, linguistique et stylistique : du point de vue mythographique, comment le récit d'une déesse étrangère s'est-il transformé, quelles sont les étapes de cette évolution, comment l'appropriation a-t-elle eu lieu en Grèce, puis à Rome ? Du point de vue linguistique, quelles sont les modalités de l'adaptation d'un nom propre à une autre langue ? Le crétois est différent du grec classique, et le latin constitue une étape supplémentaire dans ces phénomènes de traduction. Les étymologies proposées du nom Dictynna dans les récits poétiques sont-ils une manière de s'approprier cette divinité ? Enfin, du point de vue stylistique, nous étudierons tout particulièrement un poème méconnu de Virgile, la *Ciris*, où le récit de Dictynna annonce la mort de Scylla, transformée en Ciris. Virgile choisit une version du mythe différente de celle d'Ovide ou du poète alexandrin du III^e siècle av. J.-C., Callimaque. En un mot, notre problème sera de comprendre de quelle manière l'étymologie permet de mieux cerner et de mieux dire l'étranger linguistique et culturel.

L'étymologie, art morphosémantique de l'origine des mots, est un procédé beaucoup plus fréquent et plus libre dans l'Antiquité gréco-romaine que de nos jours. Considéré comme la manière d'atteindre la signification profonde d'un mot, et donc de parvenir à la véritable identité de la chose : en grec ancien, ἔτυμος [*etymos*] désigne le vrai qui a été éprouvé, conforme à la réalité. C'est à partir du *Cratyle* de Platon (IV^e siècle avant J.-C.) que le raisonnement étymologique entre véritablement en philosophie, même si des traces en sont perceptibles chez les présocratiques, avant que les philosophes stoïciens ne reprennent la notion et n'inventent le nom même de « étymologie ». Pourtant, dès l'*Illiade* et l'*Odyssee* (vers le VIII^e siècle avant J.-C.), le discours sur les noms joue un rôle important dans la poésie. On parle alors d'éponymie pour les cas où le nom est approprié au personnage ou au lieu qu'il désigne, et explicitement traité comme tel. Reflet de la personnalité, il forme dans l'Antiquité gréco-romaine un récit complet condensé en un mot¹ : l'éponymie est donc l'art de lire un récit dans un mot. Le changement de nom, lié à un changement de personnalité ou de forme, accompagne ainsi à plusieurs reprises les métamorphoses des divinités en oiseau ou en végétal généralement. Or ce nom, grec le plus souvent, demande d'être compris en latin, et des adaptations sont quelquefois nécessaires, car il faut lui redonner un sens à partir de la langue de réception, par exemple, en remodelant le grec d'origine sur le latin, alors que le nom propre est généralement ce qu'on ne traduit pas lors de l'adaptation dans une langue étrangère. Nous avons choisi l'exemple de Dictynna, car il condense les multiples strates interprétatives du jeu étymologique à Rome. Il s'agit d'une nymphe d'origine crétoise associée progressivement en Grèce à Artémis, déesse de la chasse et de la virginité, avant d'être introduite dans la poésie latine du I^e siècle avant J.-C. comme une jeune fille délivrée de Minos par la déesse Artémis. Son nom est l'objet de plusieurs interprétations, dont nous allons essayer de démêler les origines.

Il faut prendre en compte trois niveaux de problèmes :

- i. D'un point de vue linguistique, comment traduire un nom en lui conservant la saveur et la valeur qu'il avait dans la langue de départ ? Le latin peut-il rendre une éponymie grecque ?
- ii. D'un point de vue mythographique, comment adapter le nom à une réalité nouvelle ? Quels sont les détails d'érudition qu'introduit Virgile qui montre sa connaissance d'un épisode relativement rare de la mythologie grecque ?

¹ Cf. DELATTRE, 2018 : 142.

Comment le poète latin renouvelle-t-il les sources grecques qu'il utilise ? Peut-on établir différentes traditions mythographiques autour de la nymphe Dictynna ?

- iii. D'un point de vue stylistique, notre texte de départ sera un poème méconnu du grand poète latin Virgile, la *Ciris*, *epyllion*² composé de 541 hexamètres dactyliques racontant l'histoire de Scylla, princesse de Mégare, à ne pas confondre avec le monstre marin associé à Charybde. Alors que sa ville de Mégare est assiégée par Minos, la jeune princesse Scylla, éprise de son ennemi, décide de trahir sa patrie et son père, Nisus, pour obtenir l'amour de Minos. Elle coupe le cheveu pourpre de son père garant du salut de la ville³, pour le livrer à l'ennemi, et donc perdre Mégare. Lorsque Minos la repousse, elle se jette à l'eau et se met à suivre la flotte ennemie, avant d'être transformée en aigrette, et son père en aigle de mer. Scylla change alors de nom, et devient *Ciris*, « Aigrette », mot tiré par Virgile du grec κείρειν [*keirein*], « couper », en référence au cheveu *coupé* de Nisus. La question est alors de savoir ce qui a motivé l'inclusion de l'histoire de Dictynna dans le récit et la fonction narrative de cette éponymie.

Nous procéderons en quatre temps : après avoir cité et expliqué l'anecdote de Dictynna dans la *Ciris* de Virgile, nous étudierons trois détails mythographiques, le mont Dictè en Crète et l'hellénisation de Dictynna ; la place du filet dans le mythe et sa fonction éponymique ; le rôle de la nourrice Carmé dans le choix étymologique de Virgile.

L'epyllion de Britomartis dans la Ciris de Virgile

Le poème de Virgile nous fait suivre pas à pas l'évolution psychologique de Scylla, qui, après une première tentative avortée pour couper le cheveu de Nisus, confie ses tourments à sa nourrice Carmé et avoue son amour pour Minos. Suit une longue lamentation de Carmé qui raconte l'histoire de Britomartis et de Minos, dans un petit récit cohérent d'une dizaine de vers,

² Un *epyllion* est une courte pièce en vers épique, généralement à sujet mythologique. Cf. CUSSET, 2016.

³ V. 120-125: *Nam capite ab summo regis – mirabile dictu – / Candida caesaries – frondebant tempora lauro – / Et roseus medio surgebat uertice crinis, / Cuius quam seruata diu natura fuisset, / tam patriam incolumen Nisi regnumque futurum / concordem stabili firmarant numine Parcae.* « Car au sommet de la tête du roi, prodige ! – Sa chevelure était blanche – ses tempes étaient ceintes de laurier – Et un cheveu pourpre se dressait au sommet du crâne ; tant qu'il conservait sa vie, les Parques unanimes maintenaient fermes la patrie sauve de Nisus et la suite de son règne, par une volonté stable ».

un *epyllion*, qui raconte la métamorphose de Britomartis en Dictynna, ou en Aphéa, pour échapper à Minos. Le récit de Carmé s'adresse de façon fictive à Britomartis (v. 297-309) :

Et si seulement moins chère aux yeux de la rapide Diane, vierge, tu n'eusses pas suivi les hommes à la chasse, ou que, au lieu de darder les flèches crétoises sur l'arc parthe, tu eusses conduit les chevrettes du Dicté aux pâturages familiers. Jamais en fuyant avec tant d'obstination les amours de Minos, tu ne te fusses précipitée du promontoire d'un sommet élevé ; d'où les uns rapportent que tu as fui et t'attribuent la puissance de la vierge Aphéa ; les autres, pour que tu sois plus célèbre, appelèrent la Lune Dictynna de ton nom. C'est là la vérité, selon moi ; pour moi, du reste, mon enfant, tu es morte. Jamais je ne te verrai plus voler au sommet élevé du Dicté, parmi tes compagnons d'Hircanie et un troupeau de fauves, ni ne te tiendrai dans mes bras à ton retour⁴.

Ces quelques vers présentent une succession de remarques érudites, qui font intervenir l'éponymie. Nous nous concentrerons sur l'origine de *Dictynna*, sans traiter, pour plus de clarté, de la désignation d'Aphéa. La version de Virgile est assez floue quant à la répartition de deux conclusions du récit : certains parlent d'Aphéa, d'autres de Dictynna, sans plus de détails, sinon l'énoncé de sa propre préférence pour la seconde version. Il n'y a là apparemment pas d'étymologie explicite, mais un rapprochement probable entre *Dicté* et *Dictynna*.

L'hypothèse que nous défendons est que Virgile a mêlé dans son récit, peut-être en innovant⁵, deux traditions hellènes sur l'origine de Dictynna : d'une part, l'assimilation de Dictynna à la Lune et à Artémis, qui rapproche *Dictynna* du nom du filet de pêche, et d'autre part, son identification avec une divinité crétoise, et donc avec le mont Diktè. Nous

⁴ *Atque utinam celeri nec tantum grata Dianae
Venatus esses uirgo sectata uirorum
Gnosia neu Partho contendens spicula cornu
Dictaeas ageres ad gramina nota capellas.
Nunquam tam obnixe fugiens Minois amores
Praeceptis aerii specula de montis abissis;
Vnde alii fugisse ferunt et numen Aphaeae
Virginis assignant, alii, quo notior esses,
Dictynnam dixere tuo de nomine Lunam.
Sint haec uera uelim; mihi certe, nata, peristi.
Nunquam ego te summo uolitantem uertice Dictes
Hircanos inter comites agmenque ferarum
Conspiciam nec te redeuntem amplexa tenebo.*

⁵ De la tradition latine nous ne connaissons pratiquement rien, sinon un poème intitulé *Dictynna* de Valerius Caton, poète latin du I^{er} siècle av. J.-C., dont nous n'avons rien conservé. Nous ne pourrions donc le prendre en compte dans notre investigation.

commencerons par montrer la place de Dictynna en Crète, avant de considérer les points de rapprochement de la nymphe avec Artémis.

La Crète de Dictynna : entre fuite, voyages et hellénisations

Le récit de Carmé dans la *Ciris* est explicitement situé en Crète : Minos est un roi crétois, habitant dans les palais de Cnossos. Effectivement, les témoignages les plus anciens que nous ayons d'une divinité appelée Dictynna se trouvent en Crète, découverts en particulier lors de fouilles archéologiques réalisées sur l'île. La Crète est une zone archéologique de première importance, car s'y trouvent des traces de l'âge du bronze ancien, c'est-à-dire du XX^e siècle av. J.-C. La civilisation minoenne se caractérise par un système palatial spectaculaire, dont il reste d'importants vestiges à Cnossos, Phaistos et Malia, mais aussi par le développement d'une écriture spécifique, le linéaire A, qu'à ce jour, nous ne parvenons pas à comprendre en dépit de sa grande ressemblance graphique avec le linéaire B, écriture mycénienne déchiffrée en 1954 qui est syllabique et non alphabétique comme la nôtre mais qui transcrit une langue grecque, ce qui n'est apparemment pas le cas du linéaire A. Progressivement, la civilisation minoenne laissa la place à la civilisation mycénienne dès le XIV^e siècle av. J.-C., en Crète mais aussi sur le continent, ce qui explique un certain nombre de liens entre les deux⁶.

Notre ignorance linguistique du minoen est cause de nombreuses difficultés de compréhension de la civilisation minoenne, de sa religion en particulier. François Lefèvre précise que le sujet « donne lieu aux reconstitutions les plus diverses, selon que l'on penche vers des références orientales ou que l'on extrapole à partir des données gréco-mycéniennes⁷ ». Cette remarque est d'importance pour notre connaissance de Dictynna. Raymond Matton, dans son histoire de la Crète, précise : « Deux signes essentiels marquent la religion minoenne, signes négatifs qui détonnent parmi les religions du Proche-Orient : les dieux crétois n'ont pas de temple, mais tout au plus des chapelles dans les palais ; on ignore ou néglige le culte des astres. Un autre, par contre, porte bien la marque du milieu, des contacts avec l'Asie voisine : le culte de la déesse-mère, symbole de la fécondité⁸ ». Il semble difficile d'associer Dictynna avec la déesse-mère, en ce que l'une est la déesse de la fécondité, alors que le mythe de l'autre repose précisément sur la virginité de la jeune fille.

⁶ Pour une chronologie plus précise, cf. LEFÈVRE-NOVARO, 2014 : 29.

⁷ LEFÈVRE, 2016 : 65.

⁸ MATTON, 1957 : 81.

La déesse Dictynna est attestée en Crète par des sources épigraphiques et numismatiques. Nous avons retrouvé un calendrier dans la cité crétoise d'Aptera qui mentionne un mois *Dictynnaion*, preuve de l'existence d'une divinité de ce nom⁹. Les seules représentations figurées sont tardives, d'époque impériale, et présentent Dictynna en train de chasser ou coiffée d'une couronne. Ainsi que le précise Gérard Capdeville, « malgré leur date récente, ces monnaies peuvent être considérées comme fiables, d'une part parce qu'elles visent manifestement à présenter une divinité spécifique de l'île, indépendamment des constructions de mythographes extérieurs, d'autre part parce que leurs indications peuvent être en partie recoupées par d'autres données¹⁰ ». Par exemple, le verso d'une pièce de bronze de l'époque de Domitien, empereur romain de 81 à 96 ap. J.-C., présente une chasseresse tendant son arc et accompagnée d'un lévrier. La légende est ΔΙΚΤΥΝΝΑ ΣΕΒΑΣΤΗ [*Dictynna sebastè*], c'est-à-dire « la vénérable Dictynna », preuve d'un culte crétois de Dictynna.

Le catalogue des inscriptions crétoises précise que Dictynna tient très probablement son nom du mont Dictè, montagne du centre de la Crète, et que son culte s'est diffusé en Grèce sous l'impulsion des marchands crétois, où la divinité a été progressivement assimilée ou bien avec Artémis, ou bien avec Britomartis¹¹ :

Il apparaît que le culte de Dictynna a été importé à l'époque des Grecs par des marchands crétois dans quelques lieux de Grèce, en particulier à Astypalaea en Laconie et près de Lan et de Sparte, à Athènes en Phocide entre Ambryssus et Anticyra, et le culte de la déesse crétoise semble même être allé jusqu'à Marseille sur le lointain rivage de Gaule¹².

Deux vers latins cités par le grammairien tardif Charisius (IV^e siècle ap. J.-C.), sans attribution d'auteur, rappellent cette origine : « Lune, seule à voir les injures du peuple des dieux, tu es appelée Crétoise, ou plutôt Dictynna¹³ ». Ces deux vers témoignent également d'une assimilation entre la Lune et Dictynna, assimilation que l'on retrouve chez Virgile, où la

⁹ *Inscriptiones Creticae*, II, III, 1, lin. 12-13. Il s'agit d'un décret accordant l'asylie à Téos, daté de 201 av. J.-C. Les *Inscriptiones Creticae* commentent (*ad loc.*) : « Le mois *Dictynnaios*, connu jusqu'ici seulement à Aptéra, fait référence à Dictynna, déesse qui a fait l'objet d'une grande vénération et près de Cydonia dans un temple très célèbre et dans d'autres peuples de la Crète occidentale ». [Mensis Δικτυνναϊος, Apterae modo hucusque notus, ad Dictynnam pertinet, quae dea et prope Cydoniam in fano celebratissimo et apud alias Cretae occidentalis gentes magnopere culta est].

¹⁰ CAPDEVILLE, 1995 : 48.

¹¹ L'origine de Britomartis est plus obscure que celle de Dictynna. Elle est quelquefois rapprochée de la divinité marine Brizô honorée à Délos.

¹² *Inscriptiones Creticae*, II, XI, 130 (traduit du latin).

¹³ *Luna, deum quae sola uides periuria uolgi, seu Cretaea magis seu tu Dictynna uocaris.* (FPLEL, p. 422, fr. 35 *incertae sedis* = Charisius 287 K).

nymphes Britomartis prend le nom de Dictynna associé à la Lune. Ovide, dans son calendrier poétique de Rome, les *Fastes*, rappelle que Diane est la déesse tutélaire de la Crète¹⁴ : en fait, Ovide emploie Dictynna comme une simple variante onomastique de Diane dans sa poésie sans s'attarder sur l'origine du terme.

C'est sur le mont Dicté qu'est le plus souvent située la chute du récit de Britomartis, en raison de son nom. C'est à cet endroit que Callimaque, poète et philologue du III^e siècle avant J.-C. et jouissant d'une forte influence sur les poètes latins comme Virgile et Ovide, place son récit, le récit complet le plus ancien que nous ayons de la métamorphose de Britomartis en Dictynna. Dans un hymne adressé à la déesse grecque Artémis, il mentionne la nymphe Britomartis comme l'une des compagnes de la déesse avec Cyrène, Procris et Atalante.

Plus que nulle autre tu aimas la nymphe de Gortyne, Britomartis, la tueuse de faons, archer habile ; pour elle Minos, saisi d'amour, parcourut les monts de Crète. Mais elle, ici sous les chênes, là dans les hautes herbes se dérobait à lui. Neuf mois il hanta escarpements et précipices ; neuf mois il tint sa poursuite, jusqu'au jour où, tout près d'être saisie, elle bondit dans les flots du haut d'un rocher, et tomba dans des filets de pêcheurs qui la sauvèrent¹⁵.

On le voit d'emblée, les deux versions de l'histoire de Britomartis, celle de Callimaque et celle de Virgile, sont particulièrement proches : dans les deux textes, situés en Crète, Britomartis est poursuivie par Minos et, pour lui échapper, se jette du haut d'une falaise où elle devient une nymphe honorée sous le nom de Dictynna. Cependant, des différences notables sont présentes : chez Callimaque, Britomartis est sauvée par les filets des pêcheurs, oubliés par Virgile, et la dénomination d'Aphéa est omise. Toutefois, Callimaque associe plusieurs compagnes de la déesse à un lieu : Cyrène à Iolcos en Thessalie ou Atalante à l'Arcadie. Sa maîtrise de la toponymie grecque nous est prouvée par les titres d'ouvrages que nous connaissons de lui : *Sur les coutumes barbares*, *Sur les noms locaux*, *Fondations des îles et des cités avec leurs noms*, par exemple. Elle constitue l'un des aspects caractéristiques de son travail

¹⁴ OVIDE, *Fastes*, III, 81. Cf. EURIPIDE, *Hippolyte*, 145-147.

¹⁵ CALLIMAQUE, *Hymne à Artémis III*, 189-197 (trad. d'É. Cahen).

Même version chez le commentateur de Lucain (6, 214) : « Dictaea » Cretensi. Dicta a monte qui a retibus cognominatus est quae graece δίκτυα appellantur. His enim piscatores Βριτόμαρτιν quae inimicum pudoris sui Minoa fugiens in mare se praecipitaverat et consilio Dianae... in memoriam cognominaverunt montem, a quo et ipsa Diana dicta est Dictynna. « Dictaea : en Crète. Dicta vient de la montagne qui tient son nom des filets, appelés en grec dictuon. En effet, les pêcheurs appelèrent la montagne en mémoire de Britomartis qui, fuyant l'ennemi de sa pudeur, Minos, se précipita, sur le conseil de Diane, dans la mer, de là vient que Diane aussi a été appelée Dictynna ».

à Alexandrie, où, probablement à partir des œuvres d'historiens régionaux¹⁶, il cherche à établir les origines des différentes coutumes du pourtour méditerranéen en fonction des régions et des cultes.

La conclusion de Callimaque est la suivante : « C'est sous le surnom de cette nymphe que les Crétois t'invoquent¹⁷ ». Callimaque considère donc que le récit de la nymphe Dictynna est chronologiquement antérieur à son identification avec Artémis, qui n'a lieu qu'en Crète. Il s'agit d'un récit local, circonscrit. Au contraire, les autres assimilations de Dictynna et d'Artémis éludent cet aspect topographique pour se concentrer sur la chasse comme trait commun.

Un filet étymologique autour de Dictynna

Virgile, dans le passage de la *Ciris*, omet complètement l'étymologie qui est pourtant la plus habituelle chez Callimaque et dans les scholies grecques d'origine alexandrine¹⁸. Cette étymologie consiste à dériver Dictynna de δίκτυον [*diktuon*], « filet ». Il est peu probable que cela tienne à une méconnaissance de la part de Virgile de cette tradition, qui cohabite avec le rapprochement avec le mont Dicté. Cette dérivation est déjà présente chez Aristophane sans mention de la Crète, dans les *Guêpes*, 368¹⁹. Or les scholies les plus anciennes à ce passage ne mentionnent absolument pas une origine crétoise de Dictynna, mais expliquent simplement qu'Artémis est une divinité de la chasse et de la pêche, et qu'elle a été de ce fait associée au filet, d'où son nom de Dictynna²⁰. Les scholies anciennes (*scholia uetera*) d'Aristophane viennent généralement de l'école d'Alexandrie, réputée pour son travail d'édition et d'explication philologique des textes : « The old scholia to Aristophanes are derived from a variety of sources going back to the beginning of Alexandrian scholarship. Callimachus, Eratosthenes, and Lycophron (a contemporary of Zenodotus) all worked on Aristophanes to some extent, and the first continuous commentary on his plays was produced by Euphronius,

¹⁶ On sait par exemple que le poète Myrinos d'Amisos, au III^e siècle av. J.-C., avait fait en Crète une série de conférences sur l'histoire de l'île.

¹⁷ CALLIMAQUE, *Hymne à Artémis*, III, 204-205.

¹⁸ Une scholie est, selon la définition du Littré, « une note de grammaire ou de critique pour servir à l'intelligence des auteurs antiques ».

¹⁹ Ἡ δέ μοι Δίκτυννα συγγνώμην ἔχει τοῦ δικτύου. « Que Dictynna me pardonne ce filet ». Philocléon est tenu prisonnier par son fils Bdélycléon, et cherche à s'échapper. Il s'adresse ici au chœur.

²⁰ *Scholia vetera in Vespas*, 368 (éd. Koster, 1978) : « Dictynna : il s'adresse à Artémis, parce que c'est une déesse chasseresse ». Variante : « Il joue avec le nom du filet, car en raison du "filet", il en arrive à "Artémis Dictynna soit favorable" »

the teacher of Aristophanes of Byzantium²¹ ». Les *scholia uetera* regroupent également des commentaires de Didyme, actif au tournant du millénaire. Les deux explications citées plus haut ne mentionnent pas d'origine ni de divinité crétoises, seulement un lien à l'une des caractéristiques d'Artémis : elle a été appelée Dictynna du fait qu'elle chasse et pêche avec un filet.

Il existait donc probablement deux traditions à Alexandrie à propos de Dictynna : l'une qui associait Artémis à Dictynna en raison de son lien avec le filet ; l'autre qui faisait de Dictynna une divinité crétoise, originaire du mont Dicté. La fusion des deux traditions se retrouve non seulement chez Callimaque, mais aussi dans une scholie alexandrine à Euripide²².

Ce sont ces deux lignes étymologiques qu'a rassemblées Callimaque dans son « Hymne à Artémis ». Il fait de Dictynna une nymphe crétoise dont le nom viendrait de celui du filet, δίκτυον [*diktuon*], ensuite assimilée à Artémis. Bien plus, Callimaque renverse la perspective crétoise : ce n'est plus le mont Dicté qui donne son nom à Dictynna, mais la nymphe qui donne son nom à la montagne : « D'où les hommes de Kydôn ont donné à la nymphe le nom de Dictynna, au mont d'où elle sauta dans la mer celui de Dicté²³ ». Ce renversement est apparemment une innovation de Callimaque, qui cherche à expliquer la topographie crétoise au moyen de la mythographie, et non pas à associer des récits à des lieux.

À partir du moment où l'on suppose l'existence de deux traditions séparées, l'une qui identifie Dictynna à Artémis, et l'autre à Britomartis, on peut expliquer la profusion d'étymologies annexes de Dictynna, qui ne mentionnent ni la Crète, ni les filets. C'est le cas, par exemple, chez le grammairien latin Festus (II^e siècle ap. J.-C.), qui propose l'analyse suivante : « Diane, qui est la Lune, a été appelée Dictynna, parce que la nuit elle éclaire [*deiknumi*] toutes choses de son éclat²⁴. » L'étymon n'est plus dans cette notice δίκτυον [*diktuon*], « le filet », mais δείκνυμι [*deiknumi*], « montrer ». Le grammairien ne retient dans cette courte étude que l'assimilation de Dictynna à Artémis (Diane) en raison d'une autre identification avec la Lune, puisque son frère jumeau Apollon est identifié avec le Soleil. Il ne mentionne pas du tout la Crète ou les filets, comme c'est aussi le cas chez Cornutus. Ce dernier, précepteur des deux poètes Perse et Lucain (I^e siècle ap. J.-C.), a rédigé une *Théologie grecque*

²¹ DICKEY, 2006: 29.

²² *Scholia in Hippolytum* 1130 (éd. Cavarzeran, 2016).

²³ CALLIMAQUE, III, 197-199 : Callimaque confond ici probablement avec le Dictynnaion qui donne sur la mer.

²⁴ PAULUS-FESTUS, P72 Lindsay : *Dictynna Diana, quae est Luna, dicta, quod fulgore suo noctu omnia deiknūei [ostendit]*.

où il dresse un inventaire des différentes épiclèses (surnoms) d'Artémis : entre « Artémis qui apporte la lumière » et « Artémis chasseresse », il situe « Artémis Dictynna », sans mentionner d'origine crétoise ni de nymphe Britomartis. Il propose deux étymologies de *Dictynna* :

Artémis a été appelée « Porte-lumière » [...], mais aussi « Dictynna » parce qu'elle lance des rayons [*ballein tas aktinas*], car *dikein* [envoyer] signifie *ballein* [lancer], ou bien parce que sa puissance parvient [*diikneisthai*] à tout ce qui est sur cette terre en tant qu'elle est « Diictynna ».

Le premier étymon est *δίκειν τὰς ἀκτῖνας* [*dikein tas aktinas*], « lancer des rayons lumineux », et l'autre, le verbe *διικνεῖσθαι* [*diikneisthai*], « parvenir ». Ainsi que le souligne Arnaud Zucker dans son article sur l'étymologie chez Cornutus, la logique de l'auteur est sémantique, et non mythographique. Il s'agit d'expliquer certaines caractéristiques de la déesse Artémis sans considération de l'histoire des épiclèses : « Les noms sont construits par les hommes comme des définitions compactées de ce qu'ils désignent²⁵ ». À vrai dire, les deux étymologies proposées par Cornutus ne semblent pas avoir de profondes racines ni même de descendants. Elles témoignent d'une méthode résolument monolithique et synchronique de la part de Cornutus, qui s'attache peu aux variantes géographiques et historiques des noms.

La mention des filets est laissée de côté par Virgile, et donc probablement également le détail étymologique qu'il supposait. Chez le poète latin, il est plus simple de supposer que *Dictynna* est tiré étymologiquement de *Dicté*, nom de la montagne du haut de laquelle Britomartis se serait jetée. Le schéma serait alors différent de celui de Callimaque, où le mont et la nymphe reçoivent leur nom en même temps²⁶.

L'étymologie par le nom du filet apparaît alors comme une manière de s'approprier le patrimoine mythographique crétois, à partir d'un procédé de resémantisation, comme l'explique Claude Brixhe :

Cette activité étymologique semble avoir été particulièrement intense dans les pays où le grec était en contact avec une autre langue. Lors de l'adoption du grec, le patrimoine onomastique indigène survit au-delà de la période de bilinguisme, naturellement au prix d'une adaptation phonologique et morphologique au grec. [...] Ainsi ce qu'on appelle couramment

²⁵ ZUCKER, 201 : 129.

²⁶ C'est la variante qui est reprise par le commentateur tardif de Virgile, Servius (*Ad Aen*, 3, 171) : *Dictaeus mons Cretae est, dictus a Dicte nymphe, quae illic colitur*. « Le Dictaeus est une montagne de Crète, qui tient son nom de la nymphe Dictè, adorée là-bas ».

l'hellénisation d'une forme n'est jamais qu'une manière de lui donner un sens, une étymologie²⁷.

La multiplicité des strates herméneutiques ne relève donc pas d'une « colonisation linguistique », comme ont tenté de le montrer plusieurs chercheurs²⁸, mais d'un effort d'interprétation habituel pour tous les noms de dieux, expliqués à partir de leurs différentes fonctions. Chaque nom était considéré comme le condensé d'une phrase complète que l'exégète devait s'efforcer de retrouver, ce qui est la définition de l'éponymie. Le travail éponymique du poète ne relève donc pas tant d'un effort d'appropriation politique que d'un travail d'interprétation et de réinterprétation de l'étranger. La multiplicité des strates herméneutiques est précisément ce qui intéresse le poète ou le mythographe.

Nous avons distingué deux traditions principales dans les interprétations étymologiques de Dictynna : l'une est mythographique, alors que l'autre ne s'attache au nom *Dictynna* que de manière sémantique et, pour ainsi dire, abstraite. Virgile ne fait pas mention du *filet*, mais conserve le mythe de Britomartis et de Minos. Au contraire, la jeune fille ne chasse pas au filet, mais avec arc et flèches, ce qui constitue une technique cynégétique différente. Le poète latin semble donc ici esquiver le jeu étymologique *diktuon* [filet] – *Dictynna*, au profit du seul cadre géographique du récit, dont il tire son étymologie.

Carmé et le choix de Virgile

Le rôle de la nourrice Carmé permet de comprendre pourquoi Virgile a choisi de ne présenter que l'une des deux étymologies principales de Dictynna, à savoir l'étymologie géographique par le mont Dikté, alors que le nom du filet était mis en avant par Callimaque. Cela tient à la récente conquête de la Crète, et de la Grèce, par les Romains²⁹. Or Carmé, esclave venue de Crète, apporte chez ses nouveaux maîtres légendes et récits crétois. C'est une manière pour Virgile de représenter le rôle culturel des Grecs à Rome après leur conquête : la Grèce captive a vaincu son farouche vainqueur, dit le poète Horace. Virgile montre sa connaissance de la Crète et de sa géographie au détriment de détails d'érudition auxquels on pourrait

²⁷ BRIXHE, 1991: 68.

²⁸ Cf. DOUGHERTY 1991.

²⁹ Si l'on accepte l'hypothèse selon laquelle la *Ciris* serait dédiée à Messala, général philhellène et protecteur des gens de lettres, dont Virgile, l'épisode pourrait aussi se comprendre comme une référence commune. Mais aucune source ne permet de le justifier.

également s'attendre. Ce faisant, il met l'accent sur la Crète, nouvellement colonisée par les Romains, plutôt que sur les variantes mythographiques du récit de Dictynna.

Cet ajustement du récit à l'histoire politique de Rome s'insère d'une manière particulièrement fine dans le récit de Scylla, dont Carmé est présentée comme la nourrice. Virgile parvient à joindre les deux récits en insérant le récit de Britomartis-Dictynna dans la bouche de Carmé. Nourrice de Scylla, elle cherche à la détourner de Minos et son destin, mais Virgile lui attribue aussi le rôle de conteuse, dotée d'une connaissance mythographique surprenante pour une nourrice crétoise, selon l'habitude des poètes augustéens de répondre à des questions philologiques dans leurs textes³⁰.

Carmé semble être dans la mythographie grecque et latine un personnage assez mal identifié, qui s'est prêté à plusieurs réécritures. Chez Pausanias³¹ et Diodore de Sicile³², elle est la fille d'Eubule, alors qu'Antoninus Liberalis, auteur de *Métamorphoses* au II^e siècle ap. J.-C., la présente comme la fille de Cassiopée et de Phénix, et la maîtresse de Zeus dont elle eut Britomartis³³. Virgile, ou sa source, choisit également de faire de Carmé une « fille du vénérable Phoenix », désormais vieille femme nourrice de Scylla. Le choix de donner une nourrice à Scylla est probablement une invention virgilienne : elle permet de faire le lien entre deux récits, de les associer, et donc de les éclairer réciproquement. Pour justifier sa présence à Mégare, Virgile en fait une esclave crétoise ayant subi de nombreux malheurs (v. 291-292). Ces derniers ne sont pas évoqués plus précisément, probablement parce qu'ils sont une création virgilienne. La nourrice n'existe en fait dans le mythe ni avant ni après cet épisode, et son rattachement à l'intrigue de Scylla semble artificiel, alors que son lien avec Britomartis est bien attesté. La nourrice qui retient, puis seconde, la jeune fille qui, par amour, veut trahir sa patrie est un motif fréquent, par exemple, chez Parthénios, dans ses *Passions d'amour*³⁴. En outre, ce choix est justifié par la réputation des Crétois comme habiles conteurs, voire illustres menteurs : c'est la nationalité que choisit par exemple Ulysse, lorsqu'il rentre à Ithaque sous une fausse identité au chant XIV de l'*Odyssée*.

La figure de Carmé, femme crétoise, s'appuyant sur sa connaissance géographique de l'île pour expliquer l'origine de Dictynna, apparaît donc comme la figure des leçons poétiques

³⁰ Cf. JOLIVET 2014.

³¹ PAUSANIAS, *Périégèse*, II, 30, 3.

³² DIODORE DE SICILE, *Bibliothèque historique*, V, 76.

³³ ANTONINUS LIBERALIS, *Métamorphoses*, XL.

³⁴ Peisidikkè envoie sa nourrice promettre à Achille la reddition de la ville contre son amour (XXI, 2).

que la Grèce vaincue politiquement et militairement donna à Rome, mais que Rome assimila et intégra dans son propre système de pensée.

Conclusion

L'étude de la figure de Dictynna dans la *Ciris* de Virgile est tout à fait significative du rapport qu'entretenaient poètes et exégètes antiques à l'étrange et à l'étranger du point de vue de la mythographie. Loin d'en faire des structures rigides et bien établies, ils ont tenté de les soumettre à des interprétations successives afin d'en mieux percevoir les multiples contours. Virgile se prête ici au jeu des miroirs mythographiques propres à l'érudition de son époque : reprenant des traditions variées, il les mêle et les emboîte l'une dans l'autre : Britomartis est ainsi représentée comme le double inversé de Scylla par rapport à Minos. Nous sommes bien en face de l'un des types de l'énigme, dont le nom en grec est γριφος [*griphos*], qui signifie aussi le « filet », comme si Virgile, par le choix du mythe de Dictynna, cherchait précisément à prendre son lecteur dans son filet d'érudition.

Plus avant, le choix par Virgile de l'une des deux étymologies pourrait s'expliquer comme un message politique concernant la puissance de Rome étendue à l'ensemble de la Méditerranée. En assimilant un mythe rare et régional, Virgile montre la finesse et l'étendue de ses connaissances, mais en choisissant une version plutôt qu'une autre, le poète prouve que la culture grecque, sous domination romaine, lui livre ses conseils et ses mythes. Le récit de Britomartis-Dictynna, qui introduisait l'étranger dans la *Ciris*, se comprend alors plus aisément comme une démonstration de la puissance romaine d'assimilation et d'intégration de mythes étrangers.

Bibliographie

- Pour les auteurs grecs et latins, nous citons l'édition de référence dans la Collection des Universités de France (« Budé »). La *Ciris* n'y ayant pas été éditée, nous suivons l'édition d'A. Haudry (1957), tout en nous aidant de celles de D. Knecht (1987) et de R. Lyne (1978).
- BRIXHE Claude (1991), « Étymologie populaire et onomastique en pays bilingue », *RPh*, 65.1, p. 67-81.
- CAPDEVILLE Gérard (1995), « Mythes et cultes de la cité d'Aptera (Crète occidentale) », *Kernos*, 8, p. 41-84.
- CUSSET Christophe (2016), « L'*epyllion* hellénistique : une forme poétique en quête d'elle-même. Recherches sur les données métapoétiques de l'*epyllion* », *Aitia*, 6.
- DELATTRE Charles (2018), « Noms mythiques, synonymie et éponymie : le travail d'élucidation des scholiastes », in S. David, C. Daude et C. Muckensturm-Poullé (éd.), *Le Déploiement du sens : actualité des commentaires anciens à la poésie grecque*, p. 141-163.
- DICKEY Eleanor (2007), *Ancient Greek scholarship: a guide to finding, reading, and understanding scholia, commentaries, lexica, and grammatical treatises, from their beginnings to the Byzantine period*, Oxford New York Madrid [etc.], Oxford University Press (coll. « Classical resources series »).
- DOUGHERTY Carol (1991), « Linguistic Colonialism in Aeschylus' Aetnae », *GRBS*, 32.2, p. 119-1323.
- HALBHERR, Federico, et Margherita GUARDUCCI (1935), *Inscriptiones creticae: opera et consilio Friderici Halbherr collectae*, Roma: Libreria dello Stato.
- JOLIVET, Jean-Christophe (2013), « Exégèse homérique et fiction dans la poésie augustéenne », *Lalies*. t. 34, Presses de la rue d'Ulm, p. 7-74.
- LEFÈVRE-NOVARO Daniela (2014), *Du massif de l'Ida aux pentes du mont Diktè : peuples, territoires et communautés en Messara (Crète) du XIII^e au VII^e siècle av. J.-C.*, Paris, De Boccard.
- LEFÈVRE François (2016), *Histoire du monde grec antique*, Livre de poche, Référence.
- MATTON Raymond (1957), *La Crète au cours des siècles*, Athènes.
- SVORONOS, Ioannes (1972), *Numismatique de la Crète ancienne*, Bonn : R. Habelt.
- ZUCKER, Arnaud (2016), « L'étymologie dans la *Théologie* de Cornutus : mythology in a nutshell », in Zucker, Fabre-Serris, Tilliette, Besson (dir.), *Lire les mythes*, p. 111-142.